

Michaud, Paul. *Au temps de l'index*. [Mémoires d'un éditeur, 1949-1961]. Préface de Réginald Martel. [Montréal] : Libre Expression [1996]. 283 p.

Jean-Rémi Brault

Volume 42, numéro 3, juillet-septembre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033270ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033270ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brault, J.-R. (1996). Compte rendu de [Michaud, Paul. *Au temps de l'index*. [Mémoires d'un éditeur, 1949-1961]. Préface de Réginald Martel. [Montréal] : Libre Expression [1996]. 283 p.] *Documentation et bibliothèques*, 42(3), 142-142. <https://doi.org/10.7202/1033270ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Michaud, Paul. *Au temps de l'index*. [Mémoires d'un éditeur, 1949-1961]. Préface de Réginald Martel. [Montréal]: Libre Expression [1996]. 283p.

L'auteur de cette autobiographie a joué un rôle dans l'histoire de l'édition au Québec. Né dans la ville de Québec en 1915, il étudia au Petit Séminaire de l'endroit. Il fut libraire et éditeur, peut-être plus éditeur que libraire. D'aucuns pensent qu'il a joué, dans la ville de Québec, un rôle semblable à celui qu'Henri Tranquille a joué à Montréal, en rendant disponibles aux lecteurs avides de culture, bien des livres jugés impertinents par les bien-pensants. Paul Michaud, c'est l'Institut littéraire du Québec, c'est aussi un Club du livre qui connut son heure de succès, c'est même la Société des Éditeurs canadiens dont il assumait une des premières présidences, c'est encore le premier Salon du livre de Québec dont il fut un des principaux organisateurs en 1961.

En principe, la parution de ce volume est importante. Pionnier, selon le vrai sens que le dictionnaire donne à ce mot, c'est-à-dire «colon qui s'installe sur des terres inhabitées pour les défricher», véritable «missionnaire de la culture» selon le mot de cet autre pionnier de l'édition que fut Bernard Valiquette, qui s'acharnait à vouloir répandre une certaine bonne nouvelle dans un pays qui s'avérait peu réceptif à cette prédication, l'éditeur Michaud a le droit, presque le devoir, de faire connaître son travail essentiel à des générations qui continuent de croire que le monde littéraire québécois vient tout juste de naître. En attendant qu'une histoire de l'édition littéraire au Québec rende justice à ceux et celles qui ont cru que la valeur d'un pays et de sa civilisation se mesure à la vitalité de sa culture, il est bon que de telles monographies apportent des matériaux pour le futur chantier.

Le titre que l'auteur donne à ce livre de souvenirs permet, dès l'abord, de bien situer son propos. Il a, de toute évidence, été marqué par l'étroitesse d'esprit dont faisaient largement usage l'Église et l'État durant ces années dites de grande noirceur. Ainsi, il relate la verte riposte ecclésiastique qu'il s'est attirée lorsqu'il décida de publier un livre dont il savait «pour-

tant ne rien devoir tirer d'autre pitance». Cet ouvrage, intitulé *Chambre à louer*, écrit par un certain Gustave Proulx, dont ce fut d'ailleurs la seule publication, était «un livre simpliste s'il en fut, d'une sentimentalité à la guimauve et tout juste destiné à des «élèves de première année»». Or, le curé de sa paroisse «fustigea le livre, l'auteur et son éditeur (...) déconseillant fortement à ses ouailles de le lire, cataloguant ce pauvre Gustave Proulx comme un auteur à proscrire». Et du même souffle, ce cerbère de la moralité avouait n'avoir pas lu le livre et le condamner à cause du titre, étant assuré que «chacun savait ce que cachait une telle appellation».

Cet exemple, parmi bien d'autres, illustre bien jusqu'où pouvait conduire le désir de tout contrôler, d'encercler une idéologie dans la menace constante de l'index, dont les répercussions économiques pouvaient signifier le désastre lorsqu'elle visait un libraire ou, surtout, un éditeur. Nombreux étaient ceux qui luttaient contre cet ostracisme, intellectuels de tout crin, dont certains posaient volontiers au martyr tandis que d'autres cherchaient une légitime émancipation. On comprend le poète Roland Giguère qui disait de cette période que, pour lui, elle était «l'âge de la parole, comme on dit l'âge de bronze», parce que, lui, à ce moment, il écrivait «pour nommer, appeler, exorciser, ouvrir, mais appeler surtout».

Michaud, pour sa part, lutte en publiant et en cherchant à diffuser surtout la littérature de ce pays. Durant la décennie 1950, il a publié, dans sa maison *L'Institut littéraire du Québec*, au moins cinquante-quatre titres. Même s'il n'a malheureusement pas jugé pertinent d'inclure une liste des ouvrages qu'il a publiés, une recherche bibliographique a permis de répertorier une vingtaine d'auteurs dont plusieurs publiaient leurs premières œuvres. On pense à Marie-Claire Blais qui débutait avec deux romans *Tête blanche* et surtout *La belle bête* qui connaîtra un certain succès. On pense aussi à Marcel Dubé qui amorçait une belle carrière littéraire avec *Florence* et *Le temps des lilas*. Et encore, Roger Lemelin avec qui Paul Michaud était lié et dont il publie la première édition de *Au pied de la pente douce*, puis *Pierre le magnifique* et surtout *Les Plouffe* qui connaîtra la carrière que l'on

sait. Et puis, Michaud publie une bonne variété d'auteurs qui peuvent alimenter son Club littéraire. Signalons, parmi d'autres, Charlotte Savary, Gratien Gélinas, Paul Legendre, André Giroux, Adrienne Choquette, Ernest Pallascio-Morin, Jean-Charles Harvey, Normand Hudon et même Ambroise Lafortune.

Surtout, Michaud publie Yves Thériault, à qui il consacre au moins le tiers de ses mémoires. De Thériault, il publie six romans: *Aaron*, *Agaguk*, *Les commettants de Caridad*, *Cul-de-sac* et *Les vendeurs du temple*. Avec Yves Thériault, dont il nous trace un long et discutabile récit biographique, il se lance dans une forme de coédition, c'est-à-dire, qu'il publie chez Grasset, à Paris, avec la complicité de Yves Berger et de Hervé Bazin, «une édition française à être mise sur le marché en même temps que mon édition canadienne». Ses relations avec Thériault s'avèrent houleuses, fort difficiles, tendues jusqu'à la rupture.

Cet éditeur cesse ses activités à la fin de la décennie 60. Il serait certes exagéré et donc injuste d'attribuer toutes ses difficultés aux seules contraintes cléricales. La survie d'une maison d'édition s'avère souvent une entreprise fragile, surtout en ce pays. Il faut pourtant espérer que les historiens accorderont à *L'Institut littéraire du Québec* et à son directeur quelque mérite dans le processus d'éclosion de la vie littéraire au Québec.

Jean-Rémi Brault
Montréal